

Jeanne Augusta Tavernier naît le 24 janvier 1922 à Saint-Genis-Laval. Elle passe toute son enfance à Anse, dans le Beaujolais. Devenue employée de l'École universelle de Paris, repliée à Lyon, elle est présentée par un cousin au jeune Hugues Barange, un des responsables des Forces unies de la jeunesse (FUJ), qui très vite la sollicite pour de petites opérations : transport de valises, tracts à déposer dans les boîtes aux lettres, hébergement de gens de passage à Lyon.

Jeannette Ruplinger

Parallèlement, elle aide les nombreux jeunes hommes désemparés par le Service de travail obligatoire. Le premier départ des requis du STO intervient trop vite, sans

qu'aient pu être mis en place des dispositifs pour leur permettre de s'échapper. Les FUJ s'organisent bientôt pour leur remettre des faux papiers et leur indiquer des filières. Jeannette dirige le service faux papiers, d'abord à l'échelon des

Forces unies de la Jeunesse, puis rentre comme permanente au service faux papiers des Mouvements unis de la Résistance (MUR), transférés au 24 de la rue Jacquard, à la Croix-Rousse. Elle poursuit également son travail au sein des FUJ et dirige le service social qui s'occupe notamment des jeunes internés, en nombre, dans les prisons françaises, essayant de les faire passer pour des droits communs, contactant les familles, etc. En février 1944, au lendemain de la révolte et de la répression de la centrale d'Eysses, son service a ainsi pu communiquer aux familles les noms des fusillés.

Jeannette parle d'une action un peu confuse car répondant à des besoins immédiats : la confection au coup par coup des fausses cartes, de fausses identités, de tickets d'alimentation, et la contribution à certaines actions des groupes francs ; elle évoque au sein des FUJ une mentalité jeune, insouciance, mais aussi une grande solidarité leur permettant de dépasser les opinions politiques de chacun au profit de la conduite d'actions efficaces. Efficaces dans leur lutte contre le nazisme et dans l'aide qu'ils pouvaient apporter aux jeunes.



Partie en mission à Valence, Jeannette échappe à la souricière organisée par la Gestapo les 8 et 9 juillet 1944 à son appartement, 9, cours Gambetta, qui abritait une réunion des dirigeants des FUJ. Avant d'y pénétrer, mue par une intuition, elle dépose dans la cave la valise de documents qu'elle avait ramenée de sa mission. Elle découvre l'appartement dévasté, vidé de toute présence humaine et décide alors d'aller prévenir le 24, rue Jacquard, siège du service faux papiers MUR. Jeannette décrit ce service extrêmement important, ayant sans doute contribué à alimenter la totalité des services faux papiers de la région Rhône-Alpes. Elle mentionne également le service de dépannage faux papiers FUJ qu'Henri Denis, responsable des FUJ pour la Faculté de droit de Lyon, abritait chez lui. Les vraies fausses identités, les identités « contrôlables » étaient faites rue Jacquard.

Quand elle découvre que la serrure de la porte rue Jacquard a elle aussi été forcée, Jeannette tente de quitter l'immeuble mais des hommes du SD lui tirent dessus à la Sten dans la cage d'escalier. Transportée sur le dos d'un homme jusqu'à la rue Alphonse Fauchier, siège de la Gestapo depuis le bombardement de l'avenue Berthelot, elle est interrogée dans le bureau de Francis André, dit « Gueule tordue ». Il lui est impossible de nier, les hommes du SD ont avec eux sa photo. Ils pensaient l'arrêter lors du piège tendu cours Gambetta et ne l'interrogent qu'à ce sujet. Hugues Barange, Henri Debiez, Henri Denis, Pierre Toesca ont été arrêtés, et les hommes du SD sont à la recherche d'un autre homme. Jeannette ne livre aucun renseignement, ne reçoit aucun soin et passe la nuit dans les caves de la Gestapo, en compagnie d'un groupe d'hommes enchaînés venant d'un maquis du Jura.

Elle est conduite le lendemain au Fort Montluc. Mise nue et fouillée, elle est alors transportée à l'infirmerie des femmes où elle passera neuf semaines jusqu'à la libération de la prison. Quatre femmes partagent son quotidien. Jeannette évoque tout particulièrement Jeanine Sontag et revoit une femme tellement battue que son dos n'était plus qu'une plaie fourmillant d'asticots. Elle raconte que les gardiennes les considéraient et les traitaient comme des terroristes et se souvient de la visite d'un médecin allemand, venu dans sa cellule et reparti sans la soigner après avoir examiné ses plaies. Une chaîne d'infection suivant la trajectoire des balles de mitraillette s'étant formée, seule l'attention de ses codétenues l'a sauvée. Jeannette se souvient avoir chanté par bravade et être parvenue à communiquer avec l'extérieur. Un ouvrier qui construisait des cellules supplémentaires déposait ses planches, auxquelles était accroché un sac avec son casse-croûte, contre les fenêtres des cellules. À deux reprises, Jeannette a glissé dans ce sac des lettres et ses parents ont pu lui adresser un pigeon, rompant avec le quotidien immuable d'une soupe de céleri matin et soir.

Le jour de la fusillade de Saint-Genis-Laval, Jeannette fait partie, avec Jeanine Sontag, de l'appel sans bagage qui désignait les cent-vingt suppliciés du Fort de Côte-Lorette. Tandis que Jeanine part rejoindre le groupe rassemblé dans la cour, Jeannette est repoussée, sans explication, dans sa cellule.

Jeannette Ruplinger

Après la libération de la prison Montluc, Jeannette est transportée à l'hôpital Grange-Blanche pour y être opérée. Dès sa sortie, elle signe un engagement dans les Forces françaises de l'intérieur. Elle sera plus tard la première femme de la région à être réformée à titre militaire pour ses blessures de guerre. Édouard Herriot lui remet la médaille de la Résistance en 1946. Membre fondateur de la Maison du Combattant de la Libération, la médaille militaire lui est attribuée en 1953.

Mariée en novembre 1947, Jeannette a trois enfants. À partir de 1958, elle reprend des études puis une activité professionnelle. Elle donne aussi des cours de dessin à Vénissieux et adhère à l'association artistique Regain en 1963. Elle monte une maison de couture en 1966, y travaille vingt ans durant, exerçant une activité sociale et syndicaliste. Membre fondateur du RAGACT (Rhône-Alpes Groupement Artisans Coutures et Tailleurs), elle participe chaque année aux examens de sa compétence et reçoit les Palmes académiques des mains du président Giscard d'Estaing en 1980, en récompense des services rendus à l'enseignement technique. Elle termine sa vie professionnelle comme professeur d'enseignement technique au Lycée Jacquard à Oullins. Entourée de ses enfants et petits-enfants, sa retraite est active. Tout en continuant ses activités militantes, elle s'adonne à sa passion pour la peinture, expose aux salons Regain et devient élève de l'École des beaux-arts de Lyon.

Présidente des Anciens des Forces unies de la jeunesse, Jeannette Ruplinger dit n'avoir cessé depuis la fin de la guerre de militer pour la mémoire de tous ces jeunes gens assassinés, déportés, fusillés à Châtillon-d'Azergues, à Genas et à Saint-Genis-Laval, une mémoire qui aurait pu s'éteindre avec la mort de leurs parents. « Nous voulons que leur souvenir reste, que leur sacrifice n'ait pas été inutile. »